

Discours de Monsieur Jean-Michel Wilmotte
à l'occasion de son installation à l'Académie des beaux-arts
le mercredi 25 octobre 2017, au fauteuil de Michel Folliasson

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Cher Hugues Gall,

Qu'il me soit permis tout d'abord de vous remercier des paroles aimables que vous venez de m'adresser et dont le ton chaleureux et bienveillant est de nature à rassurer le récipiendaire intimidé que je suis.

Intimidé, comme tant d'autres avant moi, par ce rituel fort, ce cérémonial engageant, cet habit prestigieux, et cet environnement chargé.

En vous écoutant j'ai pu une fois de plus, *comme tous ceux qui sont ici avec moi*, apprécier votre personnalité flamboyante, votre humour élégant, et votre grande érudition.

Cependant, je suis particulièrement sensible au soin que vous avez apporté à entrer dans mon parcours, et la façon radicale dont vous êtes entré dans mon travail.

Les regards que vous avez posés sont si pertinents, que vous avez redonné sens à mes choix instinctifs, et je vais dorénavant considérer mes partis pris d'une manière toute différente.

Je suis, par ailleurs, très touché par l'évocation sensible que vous avez faite de mon père. Il a été bienveillant et vigilant à me transmettre les bases d'une belle éducation...

Mais, pour revenir à vous, je me permets une réflexion. Alors que de nos jours, une place excessive est donnée à la spécialisation, vous avez cultivé ces qualités précieuses que sont l'éclectisme sans contrainte et une grande curiosité intellectuelle largement ouverte aux domaines les plus variés. Et ceci avec un talent que j'admire... Vous avez ainsi marqué de votre personnalité non seulement les directions prestigieuses du Grand Théâtre de Genève puis de l'Opéra de Paris, mais vous avez également abordé et protégé à peu près tous les Arts, de la Fondation Noureev à la Fondation Claude Monet de Giverny.

Vous venez d'ailleurs de m'y inviter, et je suis impatient d'y retourner à vos côtés.

Vous le savez, je suis un "promeneur passionné".

Mon parcours, en revanche, est exclusivement orienté vers les métiers de l'architecture.

Néanmoins il est peu banal, et je souhaiterais vous rappeler ses particularités.

Alors que vous me faites l'immense honneur aujourd'hui de me recevoir parmi vous dans cette section, sachez que je n'ai été agréé et inscrit à l'Ordre des Architectes qu'à l'âge de 45 ans, en 1993 !

Cette année-là, j'ai même dû passer un examen dont je puis vous garantir, qu'en dépit de mon expérience d'alors, il n'avait rien de complaisant.

Certains pourraient en déduire qu'il s'agit là d'une vocation tardive. Pourtant mon goût pour l'architecture a été précoce, tenace et permanent.

Très jeune, j'en ai commencé l'étude à l'Ecole Saint Luc de Tournai, pour choisir ensuite la belle Ecole Camondo.

C'est par goût du style, du détail et de l'intime que je passais par la case architecture intérieure, sans toutefois ne jamais négliger l'importance fondamentale de l'architecture et ma passion pour elle...

Ainsi, n'ayant pas suivi le chemin convenu, je ne peux pas évoquer, (comme le font mes confrères), les professeurs et les ateliers auxquels je dois ma formation.

Mais je dois en revanche rendre hommage à tous ceux dont l'exemple m'a éclairé et orienté jusque dans mon quotidien professionnel.

Outre les grands pionniers de l'architecture moderne qui ont bouleversé le décor du monde où nous vivons, les Le Corbusier, Mallet-Stevens, Louis Kahn et d'autres..., je voudrais citer quatre architectes qui ont forgé mon inspiration, nourri ma passion et servi de guides tout au long de mon parcours.

Le premier, que j'ai admiré dès ma jeunesse, est l'Italien Gio Ponti.

Ce génial créateur, dont les champs d'expression sont si vastes, conçut et dressa les plans de dizaines de merveilleux bâtiments, écrivit de sublimes poèmes et des centaines d'articles, réalisa magistralement des fresques et des céramiques, dessina des meubles, des

bateaux, des luminaires et jusqu'à des machines à café. Il créa en 1928 la célèbre revue Domus qu'il dirigea personnellement pendant une cinquantaine d'années.

Et tout cela avec un enthousiasme sans faille qui demeura intact jusqu'à sa mort à l'âge de 88 ans.

Puis, le Mexicain Luis Barragan qui n'a curieusement rien construit en dehors de son pays natal.

Admiré par ses pairs, il fut un des tout premiers à recevoir le Pritzker Prize.

Cette œuvre rare, dans tous les sens du mot, par sa quantité comme par sa qualité, a jeté une série de ponts entre des univers jusqu'alors éloignés.

D'abord entre l'architecture vernaculaire latino-mexicaine et l'architecture moderne. Ensuite entre l'architecture et la nature, par la maîtrise dont il faisait preuve dans sa conception passionnée des jardins et des espaces extérieurs.

Un pont, enfin, entre l'architecture et la peinture, grâce à l'usage particulier qu'il faisait de la couleur.

Il se plaisait à dire *"Je ne fais pas la différence entre l'architecture, le paysage et le jardinage ; pour moi, c'est un tout."*

Le même qualificatif d'architecte « rare » me vient à l'esprit en évoquant l'Italien Carlo Scarpa. Il m'a toujours fasciné par le raffinement des détails qu'il ajoutait à la force de ses concepts, et le regard attentionné qu'il portait à la matière.

Détails et matière, deux obsessions qui me poursuivent, et que vous n'avez pas manquées de souligner, cher Hugues.

Sa carrière est jalonnée de chefs-d'œuvre comme le cimetière Brion-Vega, le musée du Castel Vecchio de Vérone ou l'espace Olivetti à Venise.

Sa collaboration avec Venini créera un tournant décisif dans le design des verres de Murano ...

Mais sa réalisation la plus étonnante est sans nul doute le jardin de la Fondation Querini-Stampalia de Venise. Discret et radical, l'eau et le minéral y jouent un rôle majeur et créent ce passage subtil et magique entre l'extérieur et l'intérieur. Il n'a que quelques dizaines de m2, il est si humble qu'il passe parfois inaperçu des visiteurs, mais il demeure un "geste" architectural majeur et abouti.

J'évoquerai pour finir le Japonais Tadao Ando. Ancien boxeur, et autodidacte brillant, il est notre contemporain et dès le début des années 80 lors d'un voyage à Kyoto, j'ai été ébloui par l'émergence de ce nouveau venu, capable de concilier la tradition savante et raffinée de la culture japonaise avec les géométries nettes et abstraites des avant-gardes européennes.

Dans toutes ses approches et sa réflexion, il donne une autre dimension à la fonction d'architecte.

Il affirme : *"j'ai découvert que l'architecture pouvait avoir une fonction extraordinaire: offrir des lieux où les gens sentent qu'ils peuvent vivre ensemble."*

Par la force de son dessin, la puissance de ses partis pris, la maîtrise des matières et de la lumière, il complète merveilleusement le quatuor référent que je viens de vous présenter.

Tels sont les architectes et les hommes qui ont été mes guides. Leur exemple, bien éloigné d'un post-modernisme déjà démodé et d'un déconstructivisme qui va bientôt l'être, nous démontre que la mesure et l'équilibre sont les plus belles sources d'émotions esthétiques et architecturales.

Je suis certain que cette conviction était partagée par celui auquel j'ai aujourd'hui l'honneur de succéder. Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer Michel Folliasson, pourtant j'ai souvent entendu parler de lui et je connaissais son travail.

J'en profite pour saluer son épouse, Carmen Folliasson, présente parmi nous.

Par une curieuse coïncidence, comme je les aime, je venais d'être admis quelques semaines plus tôt au privilège de siéger parmi vous, lorsque, me promenant dans les rues de Venise, je rentrais dans une des librairies-bouquinistes que je fréquente à la recherche de quelques trésors.

Ce jour-là, dans un numéro d'Architecture d'aujourd'hui daté d'avril 1964, je tombais sur un article intitulé « *La jeune architecture française* », où je trouvai en bonne place le nom de Michel Folliasson. Il était cité pour son remarquable projet de gratte-ciel à Buenos Aires, sur lequel je ne manquerai pas de revenir.

Ce signe me parut de bon augure pour la suite de mes recherches et j'y ai pris un intérêt qui ne fit que croître au fil des semaines et des mois.

Il me plaît à rappeler tout d'abord, que Michel Folliasson a eu le privilège de succéder au fauteuil de Bernard Zehrfuss, qui illustra la reconstruction de la France d'après-guerre et dont je dois dire deux mots, tant cette succession est chargée de sens...

Architecte en chef du Gouvernement en Tunisie, puis, Architecte conseil de l'Algérie, il siègera au Conseil National de la construction aux côtés d'Auguste Perret. Il marquera le paysage de cette nouvelle France avec des bâtiments emblématiques tel l'Usine Renault de Flins, qui illustre l'acte de foi d'Auguste Perret : *"les Palais de notre siècle seront nos usines"*.

Puis il réalisera le siège de l'UNESCO avec Marcel Breuer et Luigi Nervi, dont Le Corbusier dira: ... *"Ce projet salue le passé et s'ouvre largement sur l'avenir"*...

Enfin, Camelot, De Mailly et Zehrfuss camarades d'école et tous trois Prix de Rome, concevront et réaliseront ce qui sera *"le plus grand palais d'exposition du monde"*...la superbe voûte du C.N.I.T...

Il m'a semblé bon de commencer par le début et de savoir où et quand cet homme était né.

En effet, chacun reste marqué par ses racines, son époque et par sa région d'origine, même s'il a dû s'en évader.

Michel Folliasson est né à Pélussin, une petite commune du département de la Loire, qui ne comptait que 3.000 habitants quand il y vit le jour.

C'est un endroit charmant, vallonné, au cœur du parc naturel du Pilat. C'est un paradis pour les touristes et les promeneurs, ...mais, y naître est-il un atout ?

Pour faire carrière, Michel Folliasson a dû s'en éloigner et "monter à Paris", selon la formule consacrée.

Il procédera par étapes.

Etudes secondaires à Vienne, Ecole des Beaux-Arts de Lyon, et enfin l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Il y sera admis sans difficulté et je suis ravi d'apprendre qu'il obtint au concours d'entrée la note exceptionnelle de 19 sur 20 en dessin....Je tiens en effet cette matière comme essentielle car ce talent permet de concevoir, de transmettre et d'établir un vrai dialogue avec les commanditaires et avec tous les intervenants avant et pendant le chantier.

Carlo Scarpa disait à ses élèves lorsqu'il leur demandait de dessiner ensemble : "*allons penser*"...

Il ajoutait volontiers "*Je dessine parce que je veux voir*"

Je me fais volontiers adepte de cette approche, et j'ajouterai qu'à l'ère de la toute-puissance de l'informatique, maîtriser le trait libère l'esprit et ouvre la créativité sur des chemins poétiques et inexplorés.

Il est certain que le dessin est la meilleure façon de s'affranchir du calcul et de dompter la tyrannie de la technologie.

Une fois reçu aux Beaux-Arts, Michel Folliasson entre à l'atelier d'Othello Zavaroni, célèbre chef d'atelier, d'origine vénitienne, qui fit une belle carrière d'architecte et fut reconnu comme un grand pédagogue.

Quand Michel Folliasson en sort en 1956, le prix de Rome reste l'ambition de tous les élèves recherchant la reconnaissance de leur talent.

Cette année-là Michel Folliasson remporte, selon une terminologie insolite, le « Premier Second Grand Prix ».

C'est un très beau résultat, mais le Grand Prix lui échappe, et avec lui l'enviable séjour de trois ans à la Villa Médicis.

Il aurait pu décrocher cette récompense s'il avait cédé à quelques sollicitations l'invitant à quitter l'atelier Zavaroni pour un autre plus influent. Par fidélité, il s'y refusa.

Quoi qu'il en soit, cela n'empêchera pas Michel Folliasson de faire la brillante carrière qui lui valut de siéger parmi vous.

Né en 1925, il connut la guerre à peine sorti de l'adolescence. Trop jeune pour y participer, elle retarda néanmoins sa carrière naissante, comme ce fut le cas de ses confrères nés au cours de la même décennie. Je pense à Claude Parent, Jean Balladur, Jean Renaudie, Roger Taillibert, Pierre Riboulet, et Paul Chemetov.

Mais en revanche, lorsqu'ils entrèrent dans la vie active au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, des perspectives nouvelles s'offraient à eux, leur ouvrant les vastes chantiers de la reconstruction, bientôt suivis de ceux des trente glorieuses.

On a longtemps décrié les années 50 et je me réjouis de les voir aujourd'hui sortir de ce long et injuste purgatoire.

Elles furent un moment privilégié de notre histoire récente, un formidable renouveau, un passage vers la modernité et la fin d'un monde archaïque. Car, en dépit de la révolution industrielle, notre monde était resté en grande partie rural, agricole et artisanal.

En matière d'architecture et d'urbanisme, les faits marquants de cette période sont entre autres les grands ensembles d'habitation qui surgirent à la périphérie de nos villes. Il fallait en priorité combler un déficit cruel dans les capacités de logement.

Les débuts de Michel Folliasson se situent précisément dans ce contexte.

Avec l'agence Badani et Roux-Dorlut où il travaillait alors, il participe en 1959 à la construction de la résidence « Vallon des Fleurs » à Nice, sur un plateau qui domine la ville et offre une vue superbe.

Ces grands ensembles étaient directement issus des idées d'avant-garde nées dans les années 20.

Décriés aujourd'hui, et jugés à l'origine de tous les problèmes sociétaux, il faut se rappeler que les Français et leurs nombreux enfants issus du baby-boom d'après-guerre, qui avaient vécu jusque-là dans des locaux insalubres, étaient ravis d'emménager dans ces logements clairs, aérés et dotés de tout le confort moderne.

Ces ensembles symbolisaient une certaine ascension sociale et un accès au progrès.

Comme bon nombre des réalisations de cette période, le quartier de Las Planas, tout en souffrant du "mal des banlieues", parvint peu à peu à surmonter les difficultés.

Il sera l'objet en ce début du XXI^{ème} siècle d'une réhabilitation qui lui a rendu sa qualité de vie.

Parallèlement à de nombreuses réalisations plus classiques, Michel Folliasson se lance en 1962 avec son associé Jacques Binoux dans une œuvre étonnante : élaboré pour la ville de Buenos Aires, le projet de l'Edificio Peugeot, un gratte-ciel haut de 256 m, et qui malheureusement ne sera jamais réalisé.

On peut d'autant plus le regretter quand on voit l'image qui nous reste de ce projet.

Il faut se souvenir qu'en ce début des années 60, la plupart des gratte-ciel qu'on construisait demeuraient sur le modèle des grandes réalisations new-yorkaises de la décennie précédente, comme la Lever House, le Seagram Building ou le siège de l'ONU : des

parallélépipèdes rectangles, symboles éclatants de modernité mais dégageant une impression d'uniformité et de monotonie.

Rien de tel avec le projet de Michel Folliasson dont la silhouette fuselée, qui va en s'amincissant vers le haut, est très en avance sur son époque.

Si cette œuvre avait été réalisée, elle aurait certainement valu une notoriété internationale à notre ami.

Un succès chassant heureusement une déception, j'en viens maintenant à ce qui restera sans doute son œuvre majeure : le centre administratif et la préfecture de la Seine-Saint-Denis à Bobigny.

En 1964 une grande réforme territoriale avait bouleversé la région parisienne, avec la création de six nouveaux départements, dont la Seine-Saint-Denis.

Il fallut lui trouver une préfecture et le choix se porta sur Bobigny. Une commune qui, jusque dans les années 50 était demeurée essentiellement rurale.

Michel Folliasson travaille alors en étroite liaison avec le préfet de Seine-Saint-Denis.

Ils partagent une vision nouvelle de ce que doit être la préfecture d'un département.

Contrastant avec le caractère institutionnel "province" et "ancien régime" des préfectures d'alors, à Bobigny on avait l'occasion de faire du neuf.

Non seulement la nouvelle préfecture sera assez grande pour abriter de nombreux services et une assemblée représentative, mais elle constituera un véritable bâtiment public. Largement ouverte aux usagers elle sera conçue comme un véritable lieu de vie.

C'est ce que Michel Folliasson lui-même, dans un article de l'époque, appelait la *"démocratisation de la préfecture"*.

L'architecture rompt elle aussi avec la tradition.

L'édifice se présente sous la forme d'une pyramide asymétrique. La surface des étages en diminuant permet de dégager des espaces en terrasse accueillant des plantations.

Cette suite de jardins suspendus compense la radicalité du béton et s'harmonise avec le style "futuriste" de la décoration intérieure, à laquelle beaucoup de soin a été apportée.

Conçu dès 1965, le bâtiment fut inauguré par Georges Pompidou en 1971 et reste l'un des édifices publics les plus importants du Grand Paris.

Une remarquable réalisation va bientôt suivre.

Le décret de 1968 d'André Malraux sur la réforme de l'enseignement de l'architecture a suscité dans les années suivantes la création d'une série d'établissements autonomes. Ils seront dégagés de la tutelle de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, ce sera : les unités pédagogiques d'architecture.

Créée dès 1969, celle de Nancy a décidé sans plus attendre de s'installer dans des bâtiments provisoires situés dans la périphérie de la ville, dans le parc Remiremont.

Deux noms se sont aussitôt imposés, celui de Michel Folliasson, qui avait enseigné à Nancy, et celui de Jean Prouvé.

C'est l'occasion de rendre hommage à celui que je tiens pour l'un des grands créateurs du XX^{ème} siècle.

Cet homme de terrain, à qui l'Ordre avait refusé le titre d'architecte, fut apprécié des plus grands.

Ils firent souvent appel à ses services, de Beudoin et Lods à Niemeyer, en passant par Pingusson ou Zehrfuss. Connus vraiment des seuls spécialistes pour ne pas dire ignorés de son vivant, il eut après sa mort en 1984 une gloire posthume étonnante.

Le plus simple de ses meubles, la plus modeste de ses constructions en aluminium atteignent aujourd'hui des sommets aux enchères...

On n'en était pas là en 1970 lorsque la collaboration de Folliasson et de Prouvé donna naissance à un bâtiment qui est un modèle d'économie.

Ces 3.500 m² étaient constitués de cinq éléments seulement.

Prouvé a utilisé le procédé de couverture qu'il a mis au point avec l'ingénieur Léon Petroff, une résille de modules préfabriqués supportée par des poteaux largement espacés.

En 1996, l'Ecole se réinstalle en centre-ville, dans des bâtiments définitifs, et abandonne ceux de Folliasson et Prouvé. Malheureusement, on ne leur trouvera pas de nouvelle affectation et ils finirent par disparaître.

Quelques années plus tard, Michel Folliasson menait à bien l'extension de la Bibliothèque de Metz, conçue dès 1970 et ouverte en 1977.

Ce nouveau bâtiment, offrant à la fois des livres et des œuvres audio-visuelles, prit le nom de « médiathèque », et c'était la première fois qu'on utilisait ce néologisme.

Enfin, puisque nous sommes à Paris, je voudrais évoquer pour finir ses belles contributions au quartier parisien de La Défense.

Il les réalisa à la fin des années 70 et au début des années 80 avec ses coéquipiers Jean-Jacques Binoux, Abro et Henri Kandjian.

Cela a débuté en 1975, en bord de Seine, par la Tour Neptune, haute de 113 m, occupée par la compagnie d'assurances AGF, devenue Allianz depuis 2009. L'opération s'est poursuivie par trois ensembles de logements sociaux, édifiés entre 1976 et 1978, baptisés Les Damiers.

Pour ces logements, Michel Folliasson avait adopté, là encore, une disposition en pyramide permettant d'aménager de grands balcons et des terrasses en escalier.

Après ces interventions remarquées dans le cadre du grand projet de la Défense, l'ultime réalisation importante de Michel Folliasson est le véritable totem placé à l'entrée de ce quartier mythique.

Les milliers d'automobilistes qui chaque jour viennent de Paris et franchissent le pont de Neuilly ne manquent pas de remarquer ce signal qui marque à la fois son époque et s'avère intemporel par la qualité de son dessin.

Je veux parler du grand immeuble de 15 étages qui abrite deux hôtels du groupe Accor. Il date de 1984.

Le plus remarquable de cette construction, ce sont ses deux façades, faites de bandes parallèles d'égale largeur, d'aluminium satiné et de verre.

Ces bandes, d'abord verticales, deviennent ensuite horizontales, marquées par de superbes "coupes d'onglet". Les points de jonction entre bandes verticales et bandes horizontales, se situant à des niveaux différents, dessinent sur les façades des diagonales puissantes et caractéristiques.

Cette œuvre est d'une grande lisibilité, par ses qualités plastiques d'abord, mais aussi par sa situation privilégiée.

Cette porte d'entrée de La Défense, constitue une sorte de "carte postale posthume" que Michel Folliasson nous a adressée en aboutissement d'une belle carrière.

A ce stade de mon propos, vous me permettrez d'ajouter quelques remerciements personnels pour tous ceux qui m'ont accompagné depuis de nombreuses années.

Je pense bien sûr à mes parents qui ont su me donner le goût des belles choses, qui m'ont ouvert les yeux, m'ont fait voyager et découvrir de nombreux musées.

Ils auraient été si fiers d'être présents aujourd'hui.

Je pense à eux.

Je pense à ma famille, mon épouse, mes enfants, qui m'ont entouré tout au long de mon chemin.

Je tiens aussi à associer à cet hommage tous mes proches et mes amis, ceux qu'on appelle affectueusement les "vieux amis", et aussi les plus récents....

Et puis, mes collaborateurs, anciens et nouveaux, tant il est vrai que l'architecture est un travail d'équipe, ou chacun apporte sa pierre.

Je ne voudrais pas oublier Paul Andreu qui m'a téléphoné un jour pour m'encourager à rejoindre votre belle Compagnie.

Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Et, que tous mes confrères, membres de l'Académie sachent également combien j'ai été sensible à leur accueil, à leur soutien indéfectible et à leur précieuse amitié.

Mais, je tiens aussi à saluer particulièrement tous les maîtres d'ouvrages qui ont jalonné mon parcours.

Ceux qu'on appelle "les clients" et qui sont si souvent devenus des amis.

Ceux sans qui rien n'aurait été possible.

Ceux qui sont si souvent « à l'origine de mes aventures ».

Ils m'ont choisi, m'ont fait confiance, et continuent à le faire. Beaucoup d'entre eux sont là aujourd'hui...et j'en suis très heureux.

Ils m'ont entraîné autour du monde, m'ont apporté de merveilleux projets, m'ont engagé à me surpasser, à rêver, pour les faire rêver à leur tour, à inventer, à créer, à mettre au point de nouvelles écritures et de nouveaux signes ...Ils m'ont fait découvrir des univers qui m'étaient étrangers, des lieux, des cultures, des savoir-faire et de nouvelles aventures...

Avec eux, je suis passé d'un hôpital à une cathédrale, d'un centre de recherche à une université, d'une école à une usine, d'un centre automobiles à un aéroport, d'un stade à une galerie d'art, d'un musée à un autre musée, d'une villa à une tour, d'un siège social à une salle

des ventes, d'un palais à des logements sociaux, d'un bâtiment historique à un lieu contemporain, ou d'une greffe de l'un sur l'autre, d'un port à un golf, d'un chalet à un bord de mer, d'une boutique à un grand magasin, d'une cave à vin à un domaine, d'un restaurant à un hôtel, d'un chantier privé à une commande publique, d'un pays à un autre...

Cette liste est longue, aussi longue que celle de mes bonheurs. Bonheur de construire, avec mes équipes, mes partenaires, et mes compagnons de route...

Je ne serais jamais assez reconnaissant à l'égard de tous ceux qui ont passé ma porte pour me livrer leurs projets et leurs désirs. Ils m'ont permis ainsi d'être l'artisan enthousiaste qui transformait leurs utopies en réalité...

Merci de tout cœur pour leur confiance renouvelée...

Grâce à eux, chaque matin c'est avec un nouvel enthousiasme et une nouvelle dynamique que je retrouve mes crayons et mon rouleau de calque...

Mais pour finir, il me semble que nos remerciements doivent aller à Michel Folliasson pour le rôle qu'il joua durant les douze années qu'il passa parmi vous.

L'Académie avait eu l'excellente idée de créer en 1975 un Grand Prix d'Architecture ouvert aux jeunes architectes de moins de 35 ans. Michel Folliasson s'y est impliqué avec joie et ne fut pas économe de son temps pour le soutenir.

Il participa à de nombreux jurys et en assumait même la co-présidence, aux côtés de Claude Parent, en 2008 et 2009.

Cette attention portée aux jeunes architectes dont il suivait la carrière après l'obtention du prix, cette volonté de transmettre le flambeau aux nouvelles générations est à mes yeux un des traits les plus attachants de cet homme dont tous ceux qui l'ont connu m'ont décrit le caractère passionné.

C'est le point ultime qui me rapproche de mon prédécesseur, tant vous savez combien j'accorde une grande importance à la transmission, et à quel point je m'y emploie activement : offrir des tremplins à des jeunes architectes, pour qu'ils puissent expérimenter leur formation et se conforter dans la grandeur de notre métier.

Je ne pourrais pas terminer cette intervention, (que vous me faites l'amitié d'écouter) ... sans rappeler l'immense responsabilité de l'architecte face à la société.

Notre profession, on le sait, est valorisante au point de faire parfois apparaître les architectes comme les créateurs d'un monde nouveau.

Ce tourbillon ne doit en aucun cas favoriser l'épanouissement de certains égos, et placer l'architecte dans un isolement dangereux.

S'il est grisant de bâtir, nous ne devons jamais oublier l'impact de notre travail dans le monde dans lequel il s'insère.

L'incidence que le bâtiment a sur son environnement de sa naissance et durant toute son existence, vient du fait que l'œuvre de l'architecte est publique et exposée à la vue de tous.

Elle participera à la vie sociale et culturelle de la cité, et construira son identité urbaine.

Cette responsabilité qui nous dépasse, va au-delà même de la durée de notre vie.

Mais la charge la plus importante de la fonction de l'architecte est la responsabilité totale qu'il a sur la qualité de vie de ceux qui occupent leurs bâtiments.

L'architecte a devoir d'humilité et d'écoute.

Il a obligation de réussite, au service des autres. Il se doit d'apporter le bonheur à ceux qui vivent et évoluent dans les bâtiments qu'il conçoit comme il se doit d'inscrire harmonieusement son œuvre dans le temps et la Cité.

Des hommes et des femmes vont y vivre, y dormir, s'y détendre, s'aimer, construire une famille, s'épanouir et éduquer des enfants, y faire la fête ou se réconforter, regarder par la fenêtre les petits matins ou les larges fins du jour, y grandir, s'élever, y prier ou y faire vivre leurs passions... y jouir de la vie tout simplement, mais aussi s'y protéger, y souffrir et s'y soigner... espérer et s'élever, y construire leur destin

Et puis aussi y travailler, y pratiquer une activité, y développer des projets ou laisser grandir leurs rêves, y créer, y prendre des décisions, fondamentales ou secondaires, y exercer une fonction, peut-être un pouvoir, y regarder et accueillir l'humanité toute entière. Car ces hommes et ses femmes ne doivent pas être perçus comme de simples occupants, si cela peut dépendre de nous, ils doivent s'y sentir heureux.

Ce sont ces nécessités et ces objectifs, auxquels l'architecte doit répondre, qui donnent à ce métier une dimension éthique : l'architecture doit être un humanisme.

Tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de l'œuvre de Michel Folliasson me montre qu'il s'est toute sa vie inséré dans cette tradition humaniste qui, pour le meilleur de notre métier, a traversé les siècles.

Nous devons être les garants de cette continuité et il m'est agréable, il m'est précieux de penser que celui auquel je succède aujourd'hui partageait ces valeurs.

Je vous remercie.